

Ayerdhal, Stéphane Beauverger, Paul Beorn,
Bernard Camus, Sébastien Cevey, Philippe Curval,
Alain Damasio, Danel, Thomas Day, Léo Henry,
Éric Holstein, Gulzar Joby, Camille Leboulanger,
Prune Matéo, Jacques Mucchielli, Jeff Noon,
Jérôme Olinon

Ceux qui nous veulent du bien

17 mauvaises nouvelles
d'un futur bien géré



LA VOLTE

LA VOLTE *Ceux qui nous veulent du bien* Jacques Mucchielli / Collectif

7	Préface de Dominique Guibert, secrétaire général de la Ligue des droits de l'Homme	
13	<i>Echelons</i>	Thomas Day
25	<i>Satisfecit</i>	Stéphane Beauverger
45	<i>Les événements sont potentiellement inscrits et non modifiables</i>	Bernard Camus
51	<i>Spam</i>	Jacques Mucchielli
73	<i>78 ans</i>	Camille Leboulanger
85	<i>Paysage urbain</i>	Ayerdhal
111	<i>Le regard</i>	Jérôme Olinon
129	<i>Remplaçants</i>	Gulzar Joby
151	<i>Ghost in a Supermarket</i>	Éric Holstein
177	<i>Trajectoires</i>	Danel
217	<i>Sauver ce qui peut l'être</i>	Prune Matéo
231	<i>Annah à travers la Harpe</i>	Alain Damasio
263	<i>Des myriades d'arphides</i>	Sébastien Cevey
285	<i>Vieux salopard</i>	Paul Beorn
305	<i>Un spam de trop</i>	Philippe Curval
325	<i>Naître et fleurir</i>	Léo Henry
339	<i>Le point aveugle</i>	Jeff Noon

Préface

Les nouvelles que le lecteur lira dans ce recueil ont comme caractéristique commune de faire peur. Diablement peur. La technique et toutes ses utilisations y sont généralement hostiles, porteuses de malheur, de dérives, de négation des droits – qu'ils soient individuels ou collectifs –, de destruction du cadre de vie, de mélange entre les sphères publique et privée.

Mais, le lecteur a l'habitude. Il sait ce qu'il vient chercher et il comprend que la politique n'est jamais très loin. Pour peu que sa littérature de prédilection ne soit pas uniquement du « space opera », et qu'il ne s'adonne pas uniquement à l'« heroic fantasy », c'est qu'il est devenu aussi un adepte de la troisième voie. De Huxley à Bradbury, de Brunner à Spinrad, d'Asimov à McCarthy, il a veillé, les yeux rouges de fatigue, sur ces récits qui poussaient tout juste plus loin la logique des choses.

C'est là qu'est la magie de la fiction. Mais comment aussi ne pas nourrir l'espoir que le pire n'est pas forcément certain ? Pour ne pas simplement chercher à survivre dans un monde en dérégulation,

ou fondé sur un ensemble de lois iniques, il faut bien qu'il y ait des femmes et des hommes de conscience, des groupes citoyens suffisamment volontaires et solidaires pour redonner aux libertés et aux droits de l'espace, même littéraire, pour exister. Car, pas plus dans le monde d'hier – l'histoire – que dans celui de demain – la fiction – et a fortiori dans celui d'aujourd'hui – le présent –, on ne peut se faire à l'idée qu'il n'y aurait plus qu'une science sans conscience, une politique sans principe, une technique sans limite entièrement contrôlée par les méchants de papier, invisibles contrôleurs des vies imaginées.

Dans ce recueil de nouvelles, les auteurs donnent à voir un monde effrayant fait de contrôle, de surveillance généralisée, d'imposition de normes sociales uniques, de mode standardisé de consommation. Qui voudrait vivre dans un tel univers, ciel lourd, béton froid, machines folles dominant un troupeau aveugle ? Cette désespérance justifie l'idée même que le respect des droits fondamentaux n'est pas une possibilité, mais une nécessité pour la suite de l'aventure des êtres humains. La Ligue des droits de l'Homme est convaincue qu'il est possible de résister à la construction de la société de surveillance.

Mais n'est-ce pas déjà exagérer ? Les nouvelles de ce recueil anticipent l'idée que pour pouvoir appliquer des techniques très invasives dans l'ordre du vivant, il convient d'organiser un contrôle étroit des populations. En effet, selon la logique décrite par nos auteurs, elles n'ont de réalité que globales. Les déviants, les résistants, les réfractaires n'ont pas de place dans un monde uniforme.

Nos auteurs ont raison d'avoir peur, et les lecteurs que nous sommes partagent cette peur. Sauf à reprendre l'idée subversive que résister commence aujourd'hui.

Le développement continu de l'informatique, de ses capacités de stockage, de ses applications aux terrains de la sécurité, modifie radicalement les termes de la vie collective. De même, les fichiers, les caméras de vidéosurveillance, les divers contrôles et traçages électroniques sont mis en place de plus en plus couramment, y compris par des acteurs qui ne pensent pas mettre en danger la démocratie. Enfin, c'est devenu une habitude de proposer une loi ou une réglementation nouvelle dès qu'un événement dramatique peut servir à conforter l'idée que le Gouvernement réagit pour « améliorer » la sécurité de tous les habitants. Cette installation d'une « ère du soupçon » n'est-elle pas le fondement sur lequel se construit une dangereuse société de surveillance ?

Ainsi, le recours à la vidéosurveillance, trompeusement rebaptisée vidéoprotection, voire vidéotranquillité, se banalise, avec maintenant l'utilisation de caméras numériques de plus en plus perfectionnées, parfois « réactives » et bientôt d'une taille assez réduite pour permettre l'invisibilité. La biométrie est couramment utilisée par les forces de sécurité, qui alimentent ainsi des fichiers génétiques. De même, dans la vie quotidienne, la prise d'empreintes pour accéder aux lieux de travail, à des services comme les cantines scolaires, devient courante. Sans oublier, bien sûr, l'accroissement des possibilités de contrôle téléphonique et électronique, de traçage avec la multiplication de puces de plus en plus perfectionnées. Ces méthodes s'imposent d'autant plus si l'on

a réussi à faire partager par la population deux sentiments qui permettent de les accepter : qui n'a rien à se reprocher n'a rien à cacher ; qui refuse la technique et ses facilités n'est pas dans le coup... de la vie !

L'usage systématique de ces outils détruit la notion de vie privée ; il implique l'idée que le prix à payer pour une société sûre est une transparence toujours plus grande, qui postule – à l'inverse du fondement de toute société démocratique – que chacun doit accepter l'hypothèse d'être traité comme un coupable potentiel avant de pouvoir, le cas échéant, faire la preuve de son innocence. Une multitude de discours alimentent l'idée qu'il serait possible en y mettant le prix de construire une société du « risque zéro ». L'idée que le progrès scientifique et technique permettrait cette totale protection, du début à la fin de la vie, conduit à accepter des restrictions des libertés et des atteintes à la vie privée. Sous l'utilisation policière de la technique gît le contrôle social et l'imposition d'une norme qui transforme en délinquants tous ceux qui s'en écartent, puisque, selon cette conception, c'est dans leurs rangs qu'apparaissent les comportements précurseurs du délit ou du crime. Ainsi, les citoyen(ne)s qui développent de l'aide auprès des femmes et hommes migrants en difficulté deviennent des prédélinquants à surveiller, des délinquants à criminaliser, des récidivistes à écarter...

Vivre ensemble est un projet politique et non technologique, et la sûreté ne peut être qu'une construction réciproque dans des pratiques sociales, des systèmes solidaires entre générations, territoires et catégories sociales, au rebours de la stigmatisation de

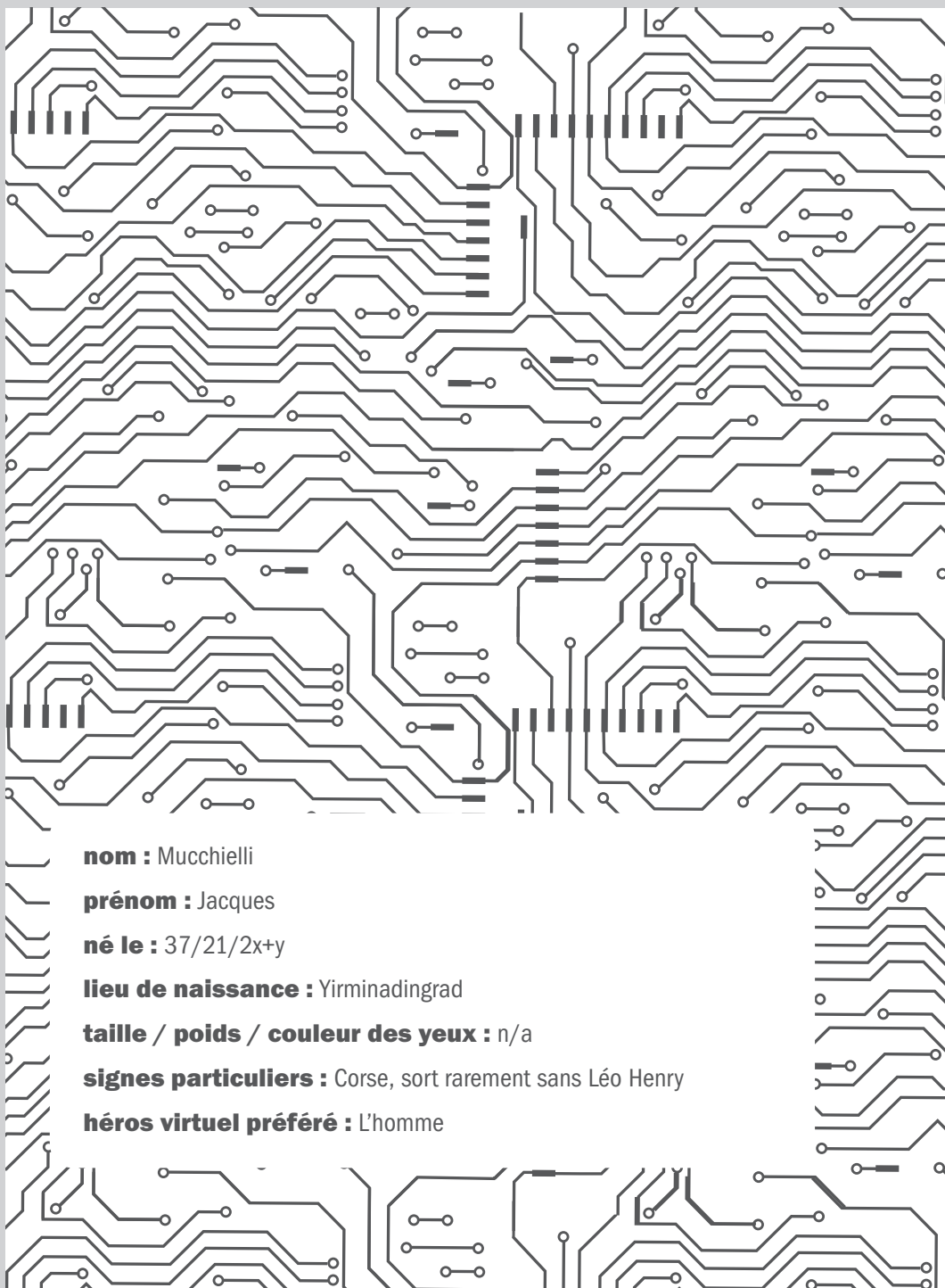
CEUX QUI NOUS VEULENT DU BIEN

populations cataloguées comme vulnérables et/ou menaçantes. Chômeurs, étrangers en situation irrégulière, jeunes et mineurs auteurs d'actes de délinquance, adolescents en situation de décrochage scolaire dans certains quartiers, autant de catégories qui sont aujourd'hui fichées en tant que telles.

Il convient donc de réfléchir aux diverses façons de construire des garanties solides, des contre-pouvoirs effectifs pour affronter la montée d'une société de surveillance. Il faut des garanties procédurales, le développement des pouvoirs et des moyens des autorités administratives indépendantes et la conscience active des personnes.

Résister, agir pour une politique des droits, ce n'est pas de la SF ! C'est à cela que nous incitent les auteurs de ces nouvelles qu'il conviendra de relire à chaque fois que l'on pourrait avoir envie de renoncer. Le miroir du futur qu'ils nous présentent devrait nous inciter à ne jamais lâcher prise sur le réel. Il arrive souvent qu'en politique, on stigmatise l'opposant en lui reprochant de faire de la littérature ! On voit dans ces nouvelles que l'une n'est pas si loin de l'autre.

Dominique GUIBERT,
Secrétaire général de la Ligue des droits de l'Homme



nom : Mucchielli

prénom : Jacques

né le : 37/21/2x+y

lieu de naissance : Yirminadingrad

taille / poids / couleur des yeux : n/a

signes particuliers : Corse, sort rarement sans Léo Henry

héros virtuel préféré : L'homme

Spam

Jacques Mucchielli

– Bonjour, mesdames, messieurs. Excusez-moi de vous déranger. Je m'appelle Daniel, je suis un vétéran et les pubs m'ont bousillé la tête. Je vais passer parmi vous. Une petite pièce, un ticket de rationnement, une cigarette... Les sourires, vous pouvez vous les garder.

Contre le feu, contre la grêle, Sachs-Olufsen vous assure par tous les temps !

Je masse mes tempes, écrase un moustique sur ma nuque. La paume ouverte, du sang gluant en travers de ma ligne de vie, je regarde les passagers. La plupart baissent la tête, se concentrent sur le gris des murs qui défile par les vitres, prétendent être occupés avec leurs portables.

Je suis un superhéros, capable de me rendre invisible à volonté.

Celle des autres.

– C'est comme ça que ça a commencé, messieurs-dames. Ça aurait pu vous arriver à vous aussi.

Les secousses de la rame me font tituber. Les néons hésitent à éclairer le wagon, grésillent, se reprennent, tic-tac-tintent. Je me raccroche à la barre. Mes yeux, deux glaçons qui fondent dans de la vodka coupée à l'antigel.

– Mute ou chute, papy.

Le petit con a détourné les yeux, un étudiant néo-grunge qui cache son visage derrière des cheveux longs graissés au gel effet sali. Un sourire déforme sa sale petite gueule. Le métro ralentit.

Mort aux fous et aux traîtres ! Dans biotechnologie, il y a bio. Feu sur les barbares ! Pour nous, votre ADN n'est pas une marchandise...

Adrénaline. J'ai ma lame dans la main, le fil de carbone glisse sur ma peau, le sang goutte sur le plancher défoncé du wagon. Les civils me regardent du coin de l'œil, se tassent sur les banquettes, pâlissent.

– T'as un problème, petit enulé ?

J'avance sur le gosse tout tremblant dans ses guenilles griffées. La sonnerie de fermeture des portes. Une bonne femme, la main sur la membrane d'alarme, qui offre une cible parfaite.

Je rabats ma capuche sur ma tête, saute sur le quai entre les portes qui se referment, restent bloquées à mi-course quand s'époumone la sirène. Des affiches pour la stérilisation volontaire sur tous les murs. Regarder par terre, claudiquer jusqu'à la sortie. Ne tuer personne.

Envie de retrouver le goût de la viande ? Chez L'Homme à la Cloche, ça ressemble à un steak et ça a le goût d'un steak.

Ne pas pleurer.

Détours jusqu'à Little Beijing, jusqu'aux ruelles sans caméra. Je balance mon parka dans un bidon vide, y fout le feu. Il pleut des cendres depuis... quoi ? Six mois ? J'ai la nausée, la trachée comme un tuyau d'arrosage rongé de moisissure, à force de migraine. Il me faut une dose de n'importe quoi. De quelque chose de fort.

Au début, j'ai cru que j'allais m'habituer aux voix, aux neurotransmetteurs déglingués. À la souffrance. J'étais rentré vivant après tout. Je ne m'étais pas foutu en l'air. Je n'avais pas fait un carnage dans une maternelle.

Je réchauffe mes mains au brasero, malgré la canicule. Des scories de nylon incandescentes crépitent, se mêlent à l'averse de suie. La fourrure synthétique de ma capuche fond en brûlant, l'odeur me rappelle l'enfance, l'incendie de la boutique de madame Lewis par les Légalistes. Je suis crevé d'avoir marché toute la journée et j'ai envie de tuer quelque chose.

Il paraît que je vais bien. C'est ce que disent les services sociaux pour ne pas avoir à me payer de pension. Les pubs ne me contrôlent pas, c'est une question de volonté, je n'ai qu'à faire des efforts. Et puis, le marketing viral, c'est du passé. Le ministre a démissionné, le Gouvernement s'est excusé. Le type qui a mis au point le système a été lynché par les médias. L'« homme qui va sauver le consumérisme » est devenu le « savant fou de la pub qui a violé l'esprit de nos enfants ». Il est toujours dans un camp, quelque part dans le no man's land.

Ça me fait une belle jambe.

La taille ça compte. Avec le patch Mercator soyez à la hauteur de ses attentes.

La montée de testostérone me nettoie la tête des images de couteaux de combat vers des gorges ennemies. J'approche mes mains du feu, à m'en brûler les doigts, me concentre sur la douleur. Piotr habite dans le coin, il aura quelque chose pour moi.

Je hurle une vieille chanson d'amour pour couvrir le bruit de fond des réclames. Le chuchotis de celles qui se contentent de ramper à la surface, de celles qui se glissent à la frontière sans débarquer de force dans ma conscience.

– Tu peux me voir à travers la fumée... Tu peux me voir de l'autre côté des miroirs...

Les appareils à douche Haven, pour une hygiène irréprochable et nous ne sommes pas vos vrais ennemis économiques et design ils vous mentent.

Je longe le fleuve gros de détritrus. Une Jeep rouillée déchire la surface cendreuse, emportée par le courant vers les docks. Un drone des services sociaux bat sans bruit ses ailes gluantes au-dessus de l'eau, son abdomen gonflé du plaisir de la traque, ses yeux noyant de lumière les usines abandonnées. Il neige de plus belle.

Paillettes grises dans le flou du crépuscule.

Piotr me dépanne d'un peu d'opium, parle de la guerre. Sur les murs du squat, il a peint à la bombe son propre visage, déformé par l'importation de traits étrangers. L'œil d'une starlette du porno interactif. La mâchoire carrée, caricaturale, du ministre de la Guerre. Une maladie de peau anonyme. Un crâne d'enfant extirpé d'un charnier.

– Tu te souviens de la première ? Celle pour la privatisation des chemins de fer, avec le son tout pourri...

Piotr tire sur la pipe. Il regarde le mur, fixe un moustique dansant sur ses propres déformations. J'inspire... J'ai une odeur de terre mouillée dans la tête. J'expire...

– C'était quoi, l'air, déjà ? Et le slogan ? Na, na, na... quelque chose... En tout cas c'était plus marrant que les saloperies qu'ils nous ont refilées pendant la guerre. L'industrie du disque a pas réagi à temps, dommage ; t'aurais pas préféré pouvoir te shooter à la musique, toi ?

Lui aussi, ils l'ont chargé à la propagande, mais il a eu la chance de ne pas faire partie de la marge d'erreur, de ceux qui ont craqué. Les publicités mentales ne se sont pas mises à muter dans son sang, ne se sont pas accrochées à son système nerveux, ne sont pas devenues contagieuses.

Aider...

– Comme ça te gueulait dans la tête, mec. « À mort les fous et les traîtres ! Extermine la vermine... » en boucle, pendant des mois. Puis, ils ont commencé à s'y mettre aussi, en face.

Pourquoi est-ce qu'il parle de ça, merde ? Je m'en souviens, merci. Comment faire autrement ?

On était dans un bunker, entassés les uns sur les autres pour se tenir chaud. Plus de clopes. Je ne sais plus qui les a remarqués le premier. Ils sont passés par les meurtrières pour les snipers, une nuée de moustiques transgéniques, les mêmes que ceux des agences de pub civiles, version maousse. Mais on a tenu le coup. Il y en a un, un bleu, je ne me rappelle plus son nom, qui a failli le faire, mais on l'a empêché, on l'a serré contre nous et on ne l'a plus lâché.

– « Nous ne sommes pas vos ennemis. Ils vous mentent. Plutôt les tuer eux. Plutôt vous tuer vous... C'est facile, je prends mon arme,

je la colle sur ma tempe et la douleur s'arrête. Et il n'y a plus de peur... » Putain, je connais encore les paroles par cœur, comme les chansons que j'écoutais quand j'étais petit.

J'ai supporté les voix au début, mais quand j'ai compris qu'elles ne me quitteraient plus, moi aussi j'ai pensé à embrasser mon flingue. Et pas à cause de la propagande de l'ennemi. Tue. Crève. Achète. C'est le mélange qui m'a rendu dingue.

Martinez, mon meilleur camarade, s'était engagé. Il disait que la guerre était peut-être une connerie, que celle-là était sans doute la plus conne de toutes, mais que, quitte à massacrer des gens, autant le faire bien. Quand j'ai tué mon premier type en combat rapproché, il est venu dans ma chambre et il m'a cassé la gueule parce que j'étais rentré sans une égratignure. Il disait tout le temps : « Prendre une vie et donner la mort, ce n'est pas la même chose. »

Dehors, il y a une détonation, le hurlement de douleur d'un drone, puis le bruit écoeurant, spongieux, de sa carapace s'écrasant sur le bitume.

Martinez a essayé de se pendre dans la chambre qu'on partageait à l'hôpital militaire. La plupart des types qui n'en pouvaient plus s'étaient troué la tête au gros calibre. Quand, sans oser le regarder dans les yeux, je lui ai demandé pourquoi il avait choisi la corde, il m'a répondu que c'était parce qu'il avait peur que les saloperies lui sortent de la tronche, qu'elles grouillent hors de son crâne explosé pour venir lui bouffer les couilles. Après, il s'est mis à chialer.

Il faut que j'arrête d'y penser.

Nous pouvons t'aider.

Piotr m'a offert un duffle-coat aux poches arrachées. Le chauffeur du taxi-bus qui longe la plage accepte que je monte sans payer. Je partage un joint avec deux clandos grecs et un jeune fugueur qui essaie de se faire passer pour un touriste.

Emmitoufflé et envapé, je regarde les yachts clapoter dans la baie sous l'averse de poussière, toutes lumières allumées ; ils essaient de se faire remarquer, se ressemblent tous. Puis, les plages couvertes de fêtards, les écrans obèses, la peau gonflée d'humidité, qui stroboscopisent les logos des sponsors. Le port de commerce enfin, les derniers cargos en activité, la civilisation industrielle en voie de zombification. La fin d'un monde.

J'évite l'avenue Mladenov, passe par l'ancien centre commercial, me glisse entre les barbelés. Un nuage de papillons de nuit joue aux ombres chinoises avec le lampadaire que je n'ai pas bousillé. Ma lampe torche glisse sur les épaves, sur un nouveau graffiti à la gloire de Jéhovah, un réfrigérateur échoué au milieu de la chaussée.

En hébreu, en hollandais, en allemand, en grec. Les affaires se traitent dans toutes les langues. Mais pas d'inquiétude ! Pour l'homme moderne, qui n'a pas le temps ou l'envie d'apprendre, nous avons la solution.

Il y a un de mes rats, mort, à mes pieds dans l'entrée ; des moustiques lui bouffent les yeux. Mais tout va bien, je suis un homme moderne, il y a toujours une solution. Quelque chose bouge dans mon dos mais pourquoi m'inquiéter ?

La décharge bloque mes muscles, dissipe mon euphorie. Je tombe à genoux, me retourne. Deux paires de jambes. Je lance mon poing, rate la rotule, frappe en pleine cuisse. Le type gueule, l'autre recule.

– Gaffe, l'enfoiré est dangereux.

Sortir mon couteau, rouler sur le côté. Deux types avec des matraques électriques. Ils ont buté mes rats, les salauds. La lame de gauche à droite pour les maintenir à distance, la porte dans mon dos.

– Écoutez, j'ai pas un rond, les gars. Mais je suis prêt à vous planter quand même. Gratuit.

– Services sociaux, répond le type que j'ai cogné. Tu viens avec nous.

Merde. Changement de programme. On ne tue les sbires des Services que dans deux situations : quand on est certain de ne pas laisser de traces ou quand on n'a pas peur de prendre vingt ans de travaux forcés. Et comme la prison je connais déjà, je baisse mon couteau et leur fais ma tête des bons jours.

– Désolé, les mecs, j'avais pas capté... J'ai le nez bouché.

Celui de droite ne semble pas avoir pigé l'insulte, alors c'est l'autre que je tatane, en plein dans les burnes. Je cours, fais tomber le frigo derrière moi, accélère. Si j'atteins le bout de la rue, je pourrai les semer. Mais je suis trop lent, trop vieux. C'est comme si j'avais les jambes dans un incinérateur, les poumons pleins de suif.

J'entends un drone vrombir, quelque part devant moi, hésite.

Des éclats de nuit. Grenade aveuglante. La mère de toutes les migraines.

La gueule sur le pavé. Coups de matraque, sur les cuisses, les bras, le crâne. Après, je ne peux pas dire, ça brûle partout. J'essaie de protéger mon visage. De m'évanouir.

Nous pouvons t'aider, mon frère. Rejoins-nous. Nous pouvons te libérer.

Toutes les couleurs se mettent à ricocher ; bleues et noires comme un oiseau forcené.

Certains bouddhistes pensent que la vie est une succession d'états de conscience où la souffrance prédomine. Quand on émerge après s'être fait tabasser on comprend ce qu'ils veulent dire. La conscience est une putain de succession d'états de souffrance, point final.

Le visage contre le sol de la camionnette, la bouche collée par le sang, les poignets sciés par les serre-flex. Ma pommette gauche donne un concert privé de drum'n'bass à mes nerfs. Mes jambes ne suivent pas le rythme, tremblent à contretemps. J'ai l'impression d'avoir trop de côtes. Envie de gerber.

Rembobinez vers le futur. Clemens&Mauritz, les spécialistes de la sape rétro : prenez un siècle d'avance sur la mode.

– Mais ferme ta gueule !

– C'est toi qui devrais la fermer, me dit le chauffeur. On est bientôt arrivés. Nous oblige pas à venir te donner un coup de main.

Je fais mes comptes. Les services sociaux peuvent m'héberger de force pendant trois jours maximum. Plus quarante jours de réinsertion par le travail dans un centre de rétention privé. Peut-être moins s'ils me trouvent trop cinglé. Et deux semaines de trou environ pour avoir résisté à l'assistance d'urgence.

Super.

Ils se garent et viennent me sortir de la camionnette, marchent trop vite histoire de me faire profiter de mes blessures. Pour une fois, la douche chimique et la désinfection préventive m'apparaissent comme une perspective désirable. J'espère qu'en voyant mon dossier ils me mettront dans une cellule individuelle pour assurer la sécurité des autres clodos.

La première fois que les Services m'ont coincé, j'étais à la rue depuis presque un an. En revenant de la guerre, j'avais travaillé pour des boîtes de sécurité – veilleur de nuit, patrouille de pacification, ce genre de trucs. Puis, un vétéran a décidé de faire un tour en centre-ville sur un bulldozer. Il a réussi à tuer dix-sept personnes avant qu'ils le neutralisent.

À la médecine du travail, ils ont décidé de relever notre indice de dangerosité. On m'a viré, mon proprio m'a foutu dehors, et comme j'ai refusé de porter une puce GPS sous-cutanée, je n'ai eu droit qu'à des allocs symboliques. J'ai bien fait un peu de trafic pendant quelques mois, mais je n'arrivais pas à me concentrer, et le crime, ça demande presque plus de motivation que le travail. Même l'armée n'a pas voulu me reprendre.

Mais de qui je me moque ? Comme si je regrettais de ne plus pouvoir être un larbin, comme si je rêvais de pouvoir retourner à l'usine. Vous m'avez rendu fou plus vite, c'est tout. Cinquante ans à bosser, bordel, si c'est ça être normal...

Ça marche ! Devenez un homme, un vrai. Avec Pfizprom, les filles ne se moqueront plus jamais de vous.

L'ascenseur s'arrête à l'étage des mitards. On dirait que je ne vais pas avoir droit à la douche. Pas bon ça : la procédure, pour l'Administration, c'est comme Dieu pour les curés. Les autres fois, même celle où j'ai envoyé au tapis trois types des Services, ils ont toujours suivi leur train-train avant de me punir.

En trente ans de rue, je ne suis jamais venu de moi-même aux Services. J'avais un pote qui voulait y échapper au point qu'il demandait à tous les dealers qu'on croisait s'ils ne pouvaient pas lui trouver une dose du bacille de Hansen. Et c'était avant qu'ils

votent les lois sur l'assistanat et la réinsertion par le travail. Un type tout ce qu'il y a de réglo. Il ne supportait pas la taule, c'est tout. Il s'est fait écraser par un bus l'été où le satellite espion roumain s'est écrasé sur le musée d'art contemporain.

Quelqu'un pleure derrière sa porte, renifle gras. Un autre gueule qu'il a avalé une fourchette. On m'installe dans l'infirmierie de l'étage, libère mes poignets avant de me menotter au siège cimenté au sol. Une fille en blouse grise, moche, me fait une piqûre d'antalgiques. Puis elle éteint la lumière et me laisse seul.

J'ai froid. Je pue. J'ai mal aux dents.

Adieu Lundi Bleu ! Avec la lessive Mensonges de l'Ennemi, pas de pitié pour les sous-races !

La lumière me réveille. Ils sont deux, costumes-cravates sombres, cagoulés.

- On a quelques questions à te poser.
- Et tu vas nous répondre.

Une voix de poivrot, épaisse comme de l'huile de vidange. Mes poumons ont une trouille telle qu'ils essaient de se faire tout petits dans ma poitrine. Dans une démocratie, quand ceux qui vous interrogent prennent la peine de mettre une cagoule, vous savez que vous êtes mal barré.

- On peut te faire mal.
- Très mal.
- On a lu ton dossier.
- On sait que tu te prends pour un dur.
- Nous, on n'aime pas les durs.
- Ça nous rend méchants.

Au cas où je n'aurais pas compris, le premier colle une gifle sur ma pommette en miettes. L'autre me poignarde les côtes du pouce. Juste ce qu'il faut pour que je me mette à geindre de douleur, pas plus. Rien à voir avec du cinéma : mauvais flic et mauvais flic sont des pros.

Je tuerais pour avoir les mains libres. Une bonne tuerie, rapide et sale...

- Maintenant que nous nous sommes bien fait comprendre...
- On va t'écouter nous dire ce que tu sais.
- On t'a vu dans le métro.
- On t'a recoupé, malgré ta fausse claudication.
- Parle-nous de la mercatique cognitive.
- Dis-nous tout.

Alors, j'essaie de leur expliquer. Je m'embrouille, je n'ai pas envie de parler de ça. Je veux qu'on me laisse tranquille. Qu'est-ce qu'ils veulent que je leur dise ? Je balbutie, leur raconte ma vie, une envie de chialer agrippée à la gorge.

J'arrête mon histoire en entendant le claquement du latex sur la peau. Flic numéro un enfle des gants chirurgicaux pendant que Numéro deux sort quelque chose d'une trousse en cuir. Un tube à essai plein d'un liquide jaune où flotte une bestiole slictueuse, avec bien trop de tentacules à mon goût.

- Arrête de te foutre de notre gueule.
- C'est pas de ça qu'on veut que tu parles.
- Tu sais très bien ce qu'on veut.
- Parle-nous de Jésus.

Quoi ? Qui ? Les flics n'ont pas la patience d'attendre que mes bégaiements deviennent des explications. Ils font ça très vite. La

chose sent l'océan, infiltre mes narines. Ça rampe, obscène, ça lacère, ça hurle dans ma tête.

Ça me force à me souvenir.

Mon cerveau, un sac de graisse porté à ébullition.

Pitié, non.

La dépression ne passera pas par moi.

Désertion !

Voyez la vie en grand, choisissez un écran mutant.

Des cadavres brûlés jusqu'à l'os. L'odeur du phosphore et de la chair grillée. Ali allume une cigarette. « Ça me rappelle les metwem de mon arrière-grand-mère. » Il se détourne pour que je ne voie pas qu'il pleure.

Déportation à vie pour les lâches et les faibles !

Nous pouvons t'aider.

Pends-toi avec ta ceinture !

Transport de troupes aérien. La première crise pour Huang. Je ne le savais pas encore mais, maintenant, j'imagine. Les voix, plus sonores que le rotor. Vague après vague, encore et plus. « Silence ! » Huang a les yeux injectés de sang, les pupilles floues.

Le M441 dans sa bouche, une averse de sang, l'écho de la détonation dans l'habitacle.

Crédit taux garanti aide à la consommation une réserve d'argent disponible à tout moment remboursez quand vous voulez réponse en vingt-quatre heures vous fixez les limites sans justificatif d'utilisation.

À mort !

La bête ne peut nous entendre. Tiens bon.

La première fois où j'ai pensé que j'allais mourir de froid.

Marcher, marcher, marcher, l'estomac vide à en avoir mal.

Une grimace de dégoût sur le visage d'une passante.

Assez !

Nous allons t'aider.

Je vomis, recrache des filaments visqueux par les narines. J'ai une brûlure d'acide à la place de la gorge.

– Il ne sait rien.

– Oui.

Ils me traquent avec des caméras, avec des slogans publicitaires.

Ils me poursuivent avec des matraques électriques, avec des souvenirs de guerre.

Je cours dans les rues désertes, contre la nuit qui rampe vers l'aube. Chaque foulée soulève des tourbillons de cendres. Je n'arrive pas à m'arrêter de rire. Il faut courir, courir jusqu'à ce que le soleil se lève.

Écoute-nous, Daniel, entends notre voix.

Taisez-vous... Il ne doit pas me rattraper. C'est lui qui veut ma mort. Il tue des gens, vous savez. Il en a tué des dizaines pendant la guerre. Et il a aimé ça.

Trop de caméras, trop de flics. Je n'y arriverai pas.

Entre les poubelles, deux drones s'accouplent. Le mâle transperce la carapace de sa partenaire pour pouvoir la pénétrer. Un hurlement, comme de la tôle froissée. Une flaque de sang jaune.

Je cherche une cachette mais il n'y a que des détritrus, que les restes du monde échoués sur l'asphalte.

Par ici, frère. Continue... Nous t'attendons.

Je suis encerclé, et les flics m'ont pris mon couteau. Je trébuche contre le trottoir, tombe, les genoux qui brûlent. Une pluie de cotillons. Je lève la tête, tend le cou, m'agrippe à un pan de costume.

Aidez-moi.

On me repousse, me laisse à terre, s'en va en riant. On va continuer la fête ailleurs, sans moi.

Tu y es presque, Daniel. N'abandonne pas.

Je suis trop faible pour marcher. Je rampe, le visage dans une boue de charbon. La poussière me brûle les yeux. Des grappes d'œufs de mouchards sont accrochées aux murs, prêts à éclore, suintant d'humeurs visqueuses.

Nous allons t'aider. Encore un effort.

Noirs sur gris, des corbeaux s'élancent en hurlant. J'ai envie de les prévenir qu'ils ne peuvent que s'écraser contre le ciel, mais je ne parle pas leur langue.

Une caméra se tourne vers moi en bourdonnant, me dévisage, me renifle.

Quelque part, une cloche sonne le jour nouveau.

C'est ici, mon frère... Viens.

Un rayon de soleil rebondit sur un rétroviseur, me frappe en plein visage. La cendre pleut à la verticale, blanche comme de la vraie neige. Je m'y enfonce jusqu'aux mollets. Le déluge me protège du regard des insectes espions.

– Daniel. Calme-toi... Nous allons nous occuper de toi.

Les muscles de mon visage refusent d'obéir, me trahissent en grimace. Je grogne, incapable de répondre, de penser à autre chose qu'à des cafards qui surveillent mes cauchemars.

Tout va bien se passer maintenant.

On me guide vers un siège de voiture appuyé contre un mur. Je rabats mes jambes sous mon menton, passe mes mains dans mes cheveux sales.

Ne les laissez pas me prendre, ne les laissez pas pondre encore dans ma tête.

S'il vous plaît...

Un jour, ils ont bombardé un village de réfugiés par erreur. Il ne restait que des ruines, des cratères et des morceaux de viande difficiles à voir comme des restes de corps. On nous avait envoyés pour sécuriser le périmètre, nous assurer que les bombes avaient toutes explosé. Qu'il n'y avait pas de survivants.

C'était une regrettable erreur, mais autant en profiter pour établir un poste avancé près de la frontière.

Les réfugiés avaient érigé une église avec des matériaux de récupération. Elle avait fondu sous le napalm, comme un jouet en plastique passé au chalumeau. Tout était comprimé, fusionné, indistinct.

Voilà dans quel état était mon cerveau, ma conscience, quand les voix m'ont réveillé.

Oubliez machinchouette. Moi je fais confiance aux marques.

On m'avait retiré le manteau souillé de vomissures et recouvert d'un drap qui sentait le propre. Un jeune type avec une sorte de pyjama en lin blanc est venu m'apporter de l'eau. Comme j'avais plus soif que peur, je l'ai acceptée. Mais j'ai regardé autour de moi si quelque chose pourrait me servir d'arme.

Puis le type s'est mis à s'excuser. De ce que j'avais subi chez les flics par leur faute. D'avoir foutu eux aussi le bordel dans ma tête avec leurs messages. Ils n'avaient que de bonnes intentions, disait-il, mais ils se sentaient coupables d'utiliser les procédés mêmes qu'ils entendaient combattre.

Le feu par le feu, c'est le genre de chose que j'ai fini par accepter depuis la guerre. Les bonnes intentions, en revanche, j'ai toujours eu du mal à y croire.

– Les moyens justifient la fin, Daniel, m'a dit le gamin.

Il avait l'air d'y croire. Moi, ça m'a fait ricaner. Puis j'ai demandé des explications.

L'homme qui a fondé cette communauté, Uriel, a contribué à mettre au point le marketing viral. Il était programmeur chez Lockheed-Vestas, puis pour l'armée. Juste avant l'offensive grise, son fils Raphaël a abattu quatre de ses camarades de combat. Puis il s'est assis et n'a jamais plus bougé ni parlé. Il a été rendu à son salaud de père, les yeux morts, la tête vide.

Uriel a démissionné, dénoncé les effets des pubs dans les médias et s'est retrouvé en prison pour divulgation de secret industriel et militaire. C'est dans sa cellule que Dieu lui a montré la voie, lui a donné la force de se repentir, de se racheter. Quand le Gouvernement a choisi de reconnaître son erreur, de s'excuser et d'enterrer l'affaire, Uriel a été libéré et a commencé à chercher un traitement pour libérer les âmes souillées de ceux qui étaient devenus fous par sa faute. Pour nous rendre notre humanité.

Grâce à Jésus, il avait trouvé.

Jésus, bordel. Mon âme ?

Ma putain d'humanité ? Laquelle ? Celle du soldat ? Celle du prolo ? Me faites pas rire, j'ai mal aux dents.

Soldat, pas de pitié pour les sauvages et les forcenés.

– Daniel !

Martinez. Nom de Dieu.

Il m'a attrapé par les épaules, m'a relevé et m'a donné l'accolade.

– Daniel, vieil enfoiré.

– Martinez, espèce de sac à vin dégénéré.

Notre vieux numéro, le coup des baroudeurs, celui qu'on sortait aux bleus pour les impressionner. Ensuite, j'éclatais une chaise contre un mur et Martinez descendait une bière d'une goulée. La bonne époque, quand on jouait aux dingues et que ce n'était qu'un jeu.

– Je croyais que t'étais mort.

– Ouais. Moi je pensais que tu ne deviendrais jamais un gros tas comme ça.

Martinez a fait dégager le petit jeune et m'a fourré une flasque de vodka dans les mains. J'en ai éclusé la moitié et lui ai demandé ce qu'il foutait là.

Il avait passé quelques années en psychiatrie. En sortant, il s'était retrouvé à la rue lui aussi, jusqu'à ce qu'ils le trouvent. Ils lui avaient proposé de le soigner et il avait accepté.

– J'ai pas tout compris aux détails scientifiques, mais, en gros, ils ont fait pareil que la propagande. Ils ont lâché des insectes dopés aux messages subliminaux dans la nature. Des petits monstres avec un goût pour le sang pourri des types dans notre genre. Des masses de gens, tu peux pas imaginer. Bien plus que ce qu'ont dit les médias. Pas tous dans notre état, bien sûr : ceux qui n'ont pas fait la guerre sont capables de vivre plus ou

moins comme tout le monde. Ils en chient, mais ce ne sont pas des épaves comme nous. Bref, les bestioles leur refilent une bonne dose de messages qui les guident jusqu'ici, pour suivre le vrai traitement.

– Attends, j'ai dit. Les voix m'ont appelé par mon nom. Et le type tout à l'heure, il le connaissait aussi. Et il savait pour les flics.

Daniel. Daniel. Nous allons t'aider.

– Bien sûr qu'on savait pour les flics, tu avais encore des filaments qui pendouillaient du nez. Et ton nom, c'est moi qui lui ai dit quand je t'ai vu. Mais, pour les voix... Je suis désolé, mec, mais... ça vient de toi. Tu te souviens de North Park, après les attaques suicide ?

La joue droite de Martinez s'est mise à faire du yoyo, comme quand on était en virée et qu'un civil lui manquait de respect. Comme quand je devais le retenir de tuer quelqu'un.

– Moi pas, a-t-il repris. Je ne me rappelle pas ces putains d'attentats. Après l'hôpital, je suis allé errer dans les ruines tous les jours, pendant des mois. Jusqu'à ce qu'ils me sauvent. Mais j'ai beau le savoir, pour moi, le parc est toujours là, comme avant. Même maintenant, je ne peux pas le voir comme il est. C'est quelque chose qui est mort dans ma tête. C'est ce que nous ont fait les voix.

Il a fermé les yeux quelques secondes, avalé une gorgée de vodka, et son tic s'est calmé. J'avais du mal à respirer, je me demandais si j'avais le cerveau aussi bouffé par les pubs que le sien, si la moitié de la réalité ne s'était pas déjà mélangée dans ma tête.

– Je peux pas te promettre que tout redeviendra comme avant, Daniel. Ou que ça ne se passera pas mal. Mais si ça marche, ça s'arrêtera. Tu ne les entendas plus jamais, ces salopes. Tu

pourras avoir une vie aussi normale que possible dans ce monde dégueulasse.

– Et toi ? Qu'est-ce que tu fous encore ici ?

– Moi ? Trouver un boulot, une femme, un taudis en banlieue ? J'ai jamais voulu ça. Je suis plus utile ici, à aider des pauvres types comme nous. Quitte à obéir à un patron, Jésus n'est pas le plus mauvais bougre.

Martinez s'est mis à rigoler, de son vieux rire trop aigu pour sa carcasse. Il m'a passé le fond de gnôle et s'est allumé un clope.

– Maintenant, tu vas prendre une douche et manger quelque chose de chaud. Ensuite, tu pourras dormir encore un peu si tu en as besoin. Et prendre ton temps avant de te décider. Tout le temps que tu veux. C'est comme ça, ici, personne ne va te sauver de force. On est trop vieux pour continuer à prendre des ordres, non ?

Tu parles d'un choix. J'avais le cerveau plein de nuit et le jour ne se lèverait jamais. Et j'étais fatigué, trop fatigué pour continuer comme ça. Je risquais quoi, au juste ? De crever avant d'avoir la chance de me jeter dans le fleuve ?

J'avais la trouille. J'avais besoin de me reposer.

Ils m'ont planté une aiguille dans la tête et ça a fait mal. Bien plus que ce que m'ont fait ces connards de flics. Mal comme si mon cerveau explosait au ralenti.

J'ai vu des tours de verre dressées vers le ciel.

J'ai vu des montagnes d'acier, aveuglantes dans la lumière du soleil.

J'ai vu des câbles, des rouages, des antennes. Immaculés. Purs.

Et les voix sont mortes.

Maintenant, assis dans ma tente, je regarde les cendres pleuvoir sur le campement. Je sais qu'elles n'existent que dans ma tête, mais je tends la main quand même, les sent se dissoudre dans ma paume. Elles font partie de moi.

Je finis de polir le biseau puis graisse toutes les pièces. Ça fait du bien de travailler de mes mains, d'avoir à nouveau un contrôle sur les choses, de me sentir libre. Je vais rester à la communauté. Pour reprendre des forces, rendre service, améliorer les choses.

Martinez m'a dit que le Gouvernement travaillait sur une nouvelle génération de publicités virales, indétectables, inaudibles, coercitives. On ne peut pas les laisser faire.

– Ne pensez pas que je suis venu apporter la paix au monde : je ne suis pas venu apporter la paix, mais l'épée.

Je remonte le M411, fais claquer la culasse, détente enfoncée.

Non, nous ne vous laisserons pas faire.